

DIDIER LESTRADE



KINSEY 6

*Journal
des années 80*

Kinsey 6

DU MÊME AUTEUR

Act Up, une histoire, Denoël, 2000

Didier Lestrade

Kinsey 6

Journal des années 80

DENOËL

**Ouvrage publié sous la direction
de Guy Birenbaum**

**© 2002, by *Éditions Denoël*
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25219.1
B 25219.5**

**Pour Jean-Luc Bonnet
Ces cinq dernières années**

Préface

Je crois savoir comment on devient homosexuel. Ma théorie n'a presque rien à voir avec Freud mais je la trouve tout aussi plausible et surtout plus positive. Ce changement de cap dans la sexualité est tout ce qu'il y a de naturel et se passe effectivement très tôt. C'est un papillon qui déclenche tout. Un bébé est dans le jardin, et un papillon passe devant lui. Ce détail insignifiant fait se connecter deux ou trois neurones qui décident de son orientation sexuelle. Ce n'est pas ce qu'on fait ou ce qu'on dit aux bébés qui est déterminant, mais ce simple papillon. C'est un dérivé de la théorie du chaos, en plus irrationnel. D'après moi, les réticences à accepter l'homosexualité viennent des difficultés à comprendre son origine, même à notre époque. Je crois tellement à cette théorie que je plante de plus en plus d'arbustes qui ont le don d'attirer des papillons, des centaines de papillons.

Jusqu'à l'âge de cinq-six ans, j'ai été un très joli garçon. Je suis né le 22 février 1958, l'année de *Breakfast at Tiffany's* de Capote, dans un petit village d'Algérie, Burdeau. Mes trois frères aînés sont nés à Alger, mais sans doute fallait-il que je fasse les choses différemment dès le début. Être né en Algérie n'a jamais été un big deal, ma génération n'en a tiré qu'un vague sentiment de différence même si nous avons toujours eu la conviction que naître en Afrique était une chance énorme et que c'était assez joli sur une carte d'identité. Je ne me rappelle que très peu de chose de mon enfance, les clichés habituels sur la lumière, cette façon dont le soleil tombait sur les champs autour de la ferme de mon père où un maigre bouquet d'arbres apportait un peu d'ombre. La ferme était perdue au milieu du Ser-

sou, une vaste étendue de plaines céréalières sur un plateau légèrement incliné, entre deux chaînes de montagnes, l'Atlas tellien et l'Atlas saharien. Plus tard, on nous a raconté comment mes arrière-grands-parents étaient arrivés en Algérie avec juste une charrette. Les délimitations de la maison avaient été dessinées à la charrue dès le premier jour, dans des champs où ne poussaient que le thym, l'armoise et les asphodèles. Il fallait faire des kilomètres pour trouver de l'eau. Il n'y avait pas de bois pour se chauffer.

La famille de mon père est issue de trois lignées de colons présents dès la fin du XIX^e siècle en Algérie et originaires de l'Aveyron et d'Alsace. En 1905, Louis, mon arrière-grand-père, est mort par une nuit d'été, alors qu'il surveillait son champ de céréales pour éloigner les Arabes nomades. Il a été tué pour une botte de foin, ce qui symbolise un peu le style familial, cette façon héréditaire de perdre les choses au fur et à mesure que nous les découvrons.

Je me rappelle surtout le jardin de ma grand-mère, près de la Chiffa. Pour y aller, il fallait prendre une route qui longeait des versants couverts d'oliviers. Les parfums étaient intenses. On arrivait au bas d'une colline sur laquelle était posée la ferme, entourée d'un jardin ombragé rempli d'hortensias que faisait pousser ma tante Odile. L'été, la cour de la ferme était encombrée par des immenses tas de géraniums *rosa* dont on tirait une essence pour les parfums. Ces géraniums sont devenus, en quelque sorte, le symbole de la famille, leur parfum poivré et naïf correspond à la fraîcheur d'une époque révolue. Depuis, des boutures de ces géraniums sont passées de génération en génération, et c'est une plante que l'on peut voir dans n'importe quel jardin des Lestrade.

Mon père et ma mère s'étaient rencontrés quelques années plus tôt. Hubert était fils d'agriculteur, Monique fille de militaire. La guerre était déjà là. Un jour, Hubert a proposé à Monique d'aller se promener dans la forêt de cèdres de Chréa, sur les hauteurs de Blida. Ils étaient tellement timides qu'ils ne se sont pas dit un mot. Quand ils sont rentrés à la maison, la famille a décidé, d'un bloc, qu'ils feraient un très beau couple, le mariage était possible. Mon père était amoureux, il avait passé sa vie dans une famille où les femmes étaient prépondérantes. Ma mère avait dix-sept ans, elle rêvait de quitter ses propres parents. Ils se sont mariés, mais le mariage a mis près d'un mois à être consommé : mon père était patient, il respectait les incertitudes de ma mère. Cinq ans après, quatre garçons étaient nés : Thierry, Jean-Pierre, Philippe et moi. Ma mère décida que nous

devions être des enfants un peu parfaits. Nous étions toujours bien habillés, bien que n'appartenant pas aux familles des grands propriétaires terriens de la région. Mon père n'avait la charge que de 2 500 hectares, c'est tout. Je ne crois même pas qu'il en était propriétaire. Notre famille était typique de la fin des années 1950 : des parents corrects, quatre beaux garçons. Quand je suis né, mes trois frères ont protesté car ils voulaient une sœur. Cette anecdote m'a souvent été répétée. C'est un petit détail qui marque, et pourtant on m'a souvent dit que j'étais le préféré de mon père, même s'il voulait une fille. À trois ans, je l'accompagnais souvent dans les champs sur son tracteur. À perte de vue, de l'orge, du seigle, du blé, des lentilles. L'image traditionnelle du Sersou, il fallait voir les moissons, quand les groupes de cinq, six moissonneuses passaient devant la maison dans un nuage de poussière. Un jour, j'ai failli mourir en m'échappant de la maison pour rejoindre mon père. J'avais entendu les grandes machines qui s'approchaient de la ferme et je me suis avancé dans leur direction. La première moissonneuse, ne me voyant pas dans les blés, s'est dirigée droit vers moi et je suis pratiquement passé dessous, l'arcade sourcilière fendue par ces pointes de fer qui séparent les sillons. J'étais recouvert de sang. Je garde toujours une petite cicatrice de cette histoire.

Tout allait plutôt bien. Et puis la famille a soudain basculé dans le drame, un drame méditerranéen qui, intellectuellement, nous a toujours portés vers les histoires romantiques et un peu torturées du sud des États-Unis. Ma mère a quitté mon père alors que nous étions chassés du pays. Elle avait rencontré un militaire dont elle était tombée éperdument amoureuse et se trouvait face à un dilemme atroce, suivre son cœur ou rester fidèle à son mari et à ses enfants. Ce fut le déchirement. Et je dois dire, même si cela paraît difficile à croire, que, du haut de mes quatre ans, j'avais déjà compris qu'on ne peut pas résister à son cœur. Même face à quatre fils et à un mari très amoureux. Mes frères et moi avons dû réaliser simultanément qu'il fallait fuir le pays au plus vite et que notre mère allait nous quitter. En l'espace de quelques mois, la famille s'est séparée en deux clans farouchement rivaux, les Lestrade, du côté de mon père, et les Legrand, du côté de ma mère. Les Lestrade ne pouvaient tout simplement pas comprendre qu'une femme puisse laisser tomber son mari et quatre enfants en bonne santé pour une amourette. Ma mère était dévastée, mais elle n'avait pas le choix. Ma vie commençait sans réel besoin de *cliff hanger*, nous

avons à peine le temps d'assimiler les choses au fur et à mesure qu'elles survenaient.

Je me souviendrai toujours de la traversée de la Méditerranée vers Marseille. Nous avons été éduqués dans la crainte de la guerre, des attaques des fellaghas, des troupeaux exterminés au petit matin. Je ne sais pas d'où m'est venue cette certitude (peut-être de mes frères) mais, depuis toujours, je savais que l'Algérie n'était pas notre pays. Cette terre que nous travaillions n'était pas la nôtre. Il fallait la rendre. Alors, sur ce bateau, tout me semblait logique. Nous étions six dans une cabine minuscule, mon père et ma mère ne se parlaient plus mais ils essayaient de cacher leurs disputes. Mes trois frères comprenaient bien la profondeur du désastre. Moi, le petit dernier, que tout le monde voulait protéger, j'avais surtout envie de monter sur le pont pour voir les dauphins qui accompagnaient le navire.

Quand nous sommes arrivés à Marseille, nous avons trouvé la ville très laide. Mon père et ma mère se sont séparés. Lui est allé dans le Sud-Ouest pour chercher une ferme, elle nous a amenés en Alsace, où se trouvait sa famille. Mes grands-parents maternels étaient tellement choqués par ce divorce (nous étions en 1962) qu'ils nous ont cachés dans des chambres de bonne de leur immeuble. C'est là que j'ai vraiment découvert ma mère, en instance de divorce, sans argent, rejetée par sa propre famille. Elle faisait tout pour que nous ne souffrions pas. Ma mère est une femme belle, romantique et pourtant stricte, avec un amour dévorant pour ses enfants. Elle avait pris une décision révolutionnaire en délaissant un foyer pour tenter le tout pour le tout avec un homme que nous n'avions jamais vu. Nous sommes restés plus d'un an, il me semble, dans une ville militaire de la frontière, en Allemagne, où mon grand-père, officier, était basé. Pendant tout ce temps, ma mère a enduré une haine terrible et nous seuls, ses enfants, étions vraiment de son côté.

Un jour, ma mère nous a dit que mon père venait à Strasbourg. Il avait trouvé une ferme et voulait nous récupérer. Nous étions tétanisés, je suppliais ma mère de me laisser rester tandis que mes frères essayaient de comprendre. Nous étions passés à un niveau supérieur dans la catastrophe : la déchirure. Ma mère était effondrée, les procédures du divorce la laissaient presque sans droits. La voir malheureuse me rendait malade. Je comprenais ainsi très tôt que la vie est étrange. La séparation à la gare a marqué nos vies à jamais. Cette séparation s'est répétée pendant plusieurs années, à chaque fois que nous passions les vacances avec notre mère.

Comme toujours, le voyage a gravé dans ma mémoire des détails minuscules. Nous sommes arrivés dans le Lot-et-Garonne un jour d'août 1964. L'après-midi était chaud, avec des rayons de soleil qui balayaient cette petite vallée du Lot. Les routes étaient encore très rustiques, avec des arbres le long des fossés, il y avait des petits tracteurs et des vieilles charrettes. Mon père avait choisi une ferme sur le premier contrefort de la vallée, près d'un village appelé Saint-Étienne-de-Fougères. C'était une maison carrée typique du Sud-Ouest, solide, avec plusieurs bâtiments dont une grange où un mur datait, paraît-il, de Napoléon, et un de ces étranges séchoirs à tabac peints en noir qu'on voyait alors partout dans la campagne. Il avait entrepris de reconstruire l'intégralité de la maison, installant une cuisine là où il n'y avait rien et des chambres au premier étage à la place du grenier. Il était dépressif et seul, mais il travaillait comme un fou, il savait tout faire. Il a embelli cette maison avec un goût simple et confortable.

C'est à partir de ce moment que j'ai découvert la campagne. Progressivement, je me suis pris à rêver de plus en plus, seul dans le jardin, à observer un détail minuscule dans les grands ormes bicentennaires qui entouraient la maison, à regarder la course du soleil dans le ciel, à écouter les oiseaux, à me demander ce que je faisais là. Jusqu'à présent, ma mère avait été au centre de ma vie. Je me suis alors tourné vers mes frères et un lien incroyablement fort s'est développé entre nous. Nous étions des fils de divorcés, il fallait absolument que nous restions soudés. Quelques semaines après notre arrivée, mon frère Jean-Pierre est venu me rejoindre dans le jardin pour m'annoncer que la rentrée était proche et qu'il faudrait aller à l'école. Ce fut une mauvaise nouvelle supplémentaire, je ne comprenais pas pourquoi je ne pouvais pas continuer à passer mes journées près du ruisseau dans le petit bois d'érables champêtres.

Nous avons commencé l'école à la petite ville de Sainte-Livrade-sur-Lot, à trois kilomètres de la ferme. J'étais en cours préparatoire, séparé de l'école de mes frères par un grillage à travers lequel je passais mes récréations à toucher leurs mains du doigt. Jean-Pierre et Thierry surtout. Philippe, lui, trouvait cette occupation un peu limitée et voulait jouer avec ses nouveaux amis. On comprendra que, depuis, l'école n'a jamais été un endroit très accueillant pour moi. La photo de fin d'année où je suis derrière un petit bureau avec un bouquet minuscule, regardant droit l'objectif avec mes grands yeux bleus, est mon dernier souvenir d'insouciance. À partir de cette

époque, mon visage a évolué vers quelque chose de plus compliqué, de plus trouble, comme si un mystère m'était tombé dessus. Pour moi, cette franchise dans le regard et dans le visage des autres est la chose la plus belle et la plus érotique au monde.

Et puis je me suis habitué. Tous les matins, les quatre frères Lestrade allaient en vélo à l'école à la queue leu leu. Mon père nous emmenait souvent dans sa camionnette pour visiter les départements voisins, qui avaient tous un caractère très particulier comme le Lot, la Dordogne, le Gers, la Gironde et surtout les Landes que je trouvais complètement enivrantes. À chaque fois, il nous expliquait la géographie du coin, il nous montrait les arbres, les pierres, les châteaux, les ponts. C'était un agriculteur qui avait rêvé d'être architecte. Parfois nous allions jusqu'à la mer, vers le Pyla. Mon père nous a offert des chiens que nous adorions. Mes grands-parents se sont installés à la ferme et ma grand-mère, qui a toujours été la personne la plus importante du clan Lestrade, s'est occupée de nous. C'est la mémoire de notre famille, une grande femme, forte, très croyante, fille d'Alsaciens, qui nous a recouverts de son amour tout en nous nourrissant de couscous, de ratatouille, et de ces mystérieux gâteaux à la farine dont elle seule avait la recette et que tout le monde a essayé de copier sans vraiment y arriver.

Mon père avait une quinzaine de vaches, les prés entouraient la maison. Parfois, au début de l'été quand les quatre frères rentraient de l'école, ils jouaient à s'asperger avec l'arrosage automatique. Il y avait des vers luisants dans les fossés. Nous faisons des cabanes dans le petit bois et Jean-Pierre était toujours celui qui faisait la cabane la plus spacieuse, la plus cosy. Je comprenais de plus en plus mon admiration envers lui car il était le plus artiste de nous tous. Thierry était l'aîné, celui qui me caressait les cheveux quand je pleurais dans le train au retour des vacances scolaires passées avec notre mère. Avec Philippe, je me battais souvent, il nous reprochait implicitement d'avoir pris parti pour notre mère contre notre père, refusant d'admettre que le divorce avait été un traumatisme pour lui aussi. Notre éducation nous a marqués pour toujours : nos parents, nos grands-parents, nos tantes, malgré le drame, avaient fait de nous des enfants gentils, droits, des gosses qui seraient marqués jusqu'à la fin de leur vie par un énorme besoin d'aimer et d'être aimés. Dans notre famille, ce qui compte c'est l'amour, pas la carrière.

Vers l'âge de sept ans, j'ai découvert pour de bon la nature. Chaque année, j'attendais avec impatience le printemps. Un jour, en

me promenant avec ma grand-mère dans les vergers de pruniers, j'ai découvert à perte de vue des tapis de boutons-d'or, la renoncule ficaire. C'est tout de suite devenu ma première fleur parce qu'elle était simple, lumineuse, facile à ramasser. J'en faisais des bouquets que je mettais dans toutes les pièces de la maison. Avant d'aller à l'école, mon père coupait quelques roses pour l'institutrice. C'est lui qui m'a appris à tailler les rosiers alors que j'avais à peine assez de force dans la main pour utiliser correctement un sécateur. Au printemps, les pruniers donnaient une image irréelle, presque trop étourdissante pour un enfant. La blancheur nous entourait de tous les côtés et, à la moindre brise, des millions de pétales tombaient sur le sol. Malheureusement, il manquait dans les champs à l'entour ces fleurs qui sont devenues pour moi les plus belles de toutes : les jacinthes sauvages, les anémones des bois et surtout les primevères officinales, les petits coucous jaunes. Il y avait bien des milliers de muscaris dans un champ de vigne mais mon père les a détruits en passant une charrue trop profonde. Finalement, mes quinze années à la campagne ont coïncidé avec une destruction écologique complète. Les grands ormes sont morts, les fossés ont été lavés par les désherbants, la nature n'a pas eu la moindre chance. Un jour, en été, j'ai découvert sur le bord du chemin ce qui allait devenir ma deuxième fleur favorite, la chicorée sauvage, une plante d'un mètre de haut qui porte des petites corolles d'un bleu pur, hypnotisant, mais qui ne durent qu'une journée. C'est à la même époque que je suis tombé amoureux de quelques pieds de primevères, sûrement cachées dans le jardin depuis des générations. J'ai appris à les diviser, je les caressais même et, quelques années plus tard, ces pieds s'étaient étendus aux quatre coins de la ferme. Enfin, il y avait sous le cèdre de l'Atlas un rosier planté très longtemps auparavant, sûrement au début du siècle. Toujours malade, étouffé par les buissons qui l'entouraient, il produisait pourtant une dizaine de roses par an d'un parfum étourdissant, avec des pétales délicats et touffus. Je crois que j'étais autant touché par la beauté de ses fleurs que par son acharnement à ne pas mourir. Je compris dès lors qu'il s'était passé quelque chose d'important dans la botanique avant l'arrivée de ces rosiers colorés et grosiers qu'on vendait dans les années 60.

De fait, j'ai passé les années qui suivirent à rêver. Ma réputation, dans la famille, était celle du petit dernier qu'il fallait protéger. J'en profitais pour en tirer le maximum de tranquillité possible, et j'étais capable de rester des heures, immobile, à écouter la rumeur du vil-

lage à trois kilomètres, à regarder cette brume chaude qui s'élevait des champs le matin en été, à goûter le vent qui passait dans les branches fines des acacias longeant le chemin de notre ferme. Il y avait alors une multitude d'oiseaux qui ont presque disparu aujourd'hui, comme les grives, les serins et surtout les chardonnerets dont le chant était le plus beau. Pendant longtemps, j'ai cru que cette petite vallée qui se présentait devant moi symbolisait le monde avec le soleil qui se levait là et qui se couchait là-bas, même si je savais bien que la planète était vaste puisque j'étais né en Afrique. Je réalisais progressivement que ce panorama était le mien, celui que mon père avait choisi pour nous élever, pour essayer de cicatiser quelque chose qui nous avait fait tellement de mal et que l'on ne pourrait jamais oublier. Un peu comme ces souvenirs de Pieds-Noirs, ces volets qui se fermaient quand des membres de la famille venaient nous rendre visite car tout le monde, ou presque, se mettait à pleurer. À côté des amis de l'école, j'étais persuadé que j'avais un destin à part. Je voyais bien que mes frères ne ressemblaient en rien aux autres garçons que nous connaissions. Notre éducation avait été si parfaite qu'à notre arrivée dans le Lot-et-Garonne, nous n'avions aucun juron dans notre vocabulaire. Les enfants de l'école utilisaient « con » ou « enculé », comme dans tout le Sud-Ouest mais nous ne savions pas ce que cela voulait dire. Nous étions des enfants fragiles, avec toutefois un léger sentiment de supériorité : nous venions de loin, nous étions des déracinés, notre histoire valait déjà le coup d'être racontée. Trois d'entre nous étaient déjà homosexuels, c'est tout.

Dès l'âge de cinq ans, j'avais découvert la musique. Quand nous avions un peu d'argent, mes frères et moi achetions des 45-tours dans une petite librairie de Sainte-Livrade. C'est là que j'ai acheté mon premier disque, *Obladi Oblada*, peut-être le morceau le plus idiot des Beatles. Mon premier album fut *Sgt. Pepper's*. J'écoutais ces disques sans arrêt, avec ce sens de la répétition dont sont capables les enfants. Mon père aussi avait quelques 33-tours qu'il refusait souvent d'écouter car cela lui rappelait le passé « avant ». C'est dans cette pile que j'ai saisi pour la première fois un album de *Greatest Hits* d'Aretha Franklin, une femme noire qu'on voyait, sur la pochette, descendant un escalier recouvert de velours, portant une robe insensée qui semblait venir tout droit d'un trésor africain. On ne pouvait trouver un garçon plus blanc que moi à l'époque. J'étais déjà marqué par la pop anglaise qui nous faisait tous rêver, mais ce

disque renfermait quelque chose que je mis des années et des années à comprendre : mon amour pour la musique noire. Dès lors, chaque disque que mes frères achetaient finissait dans mes mains, nous apprenions vite, la musique allait être l'élément qui allait nous unir encore plus et nous consolerait dans toutes les occasions, jusqu'aux moments les plus durs de l'adolescence.

Finalement, mon père a fini par se remarier avec une jeune femme, Françoise, qui avait fait ses études à Toulouse. Elle était intelligente et avait une passion que je trouvais un peu désuète pour le jazz mais, pendant quelque temps, le bonheur était de retour. L'été, elle nous amenait au bord du Lot, à Aiguillon, où nous nous baignions. Mes frères Thierry et Jean-Pierre étaient partis vivre à Montauban avec ma mère et mon beau-père, Jean Laforest. C'est une autre incohérence de cette famille : les deux enfants les plus jeunes sont restés avec le père, les deux plus âgés sont partis chez la mère. À Montauban est née ma demi-sœur, Catherine, qui est devenue l'enfant modèle de la famille, une fille intelligente et belle, tout de suite amoureuse de ses frères. Je me suis retrouvé seul avec Philippe et nous nous disputions souvent. Ce n'était pas la guerre mais, bon, nous étions différents. Philippe est le grand sentimental maltraité de la famille. C'était aussi celui qui était le plus proche de notre père : il a appris à conduire le tracteur, il était évident qu'un jour il reprendrait la ferme. Les autres fils avaient clairement signifié qu'ils ne resteraient pas dans ce coin très longtemps.

C'est en entrant en sixième que j'ai réalisé que le monde était peuplé d'hommes. Jusqu'alors, j'avais passé mon temps la tête dans les nuages. À chaque fois que mes frères discutaient de sexe dans leur chambre, ils s'arrêtaient de parler quand j'arrivais. Je ne savais rien. Ce fut donc un choc majeur de découvrir à onze ans que les garçons de quatorze ans étaient encore plus beaux que ceux de mon âge. Quant aux garçons de 17 ans, well, ce n'était même pas la peine d'y penser. Mon père nous avait mis, Philippe et moi, dans un collège religieux de Casseneuil, un petit village sur le bord du Lot qui est devenu, aujourd'hui, un endroit adorable. À l'époque, ce village était pauvre, presque vétuste, et il a fallu que je m'habitue à l'idée de dormir loin de chez moi, dans ces dortoirs où flottait une odeur indescriptible, à la fois infantine et complètement écœurante. Je passais mon temps à regarder les garçons qui étaient dans la classe de mon frère Philippe. Deux d'entre eux étaient tellement beaux que je n'osais jamais un regard frontal. Tout allait mal, et puis il y avait ces

après-midi de gym qui étaient pires que tout. Les clichés de l'homosexualité s'accumulaient.

À la maison, mon père, Philippe et moi avons commencé à nous disputer constamment. Un jour d'hiver, Françoise a quitté mon père après des mois de tension. Je me le rappelle très bien. Je venais de faire une sieste quand j'ai entendu des cris venant de la cour. Françoise et mon père se séparaient littéralement sous nos yeux. Une heure après, les parents de Françoise sont venus la chercher. Philippe et moi nous sommes regardés, un regard qui disait « tout ça, c'est notre faute, on aurait pu faire un effort, ça aurait marché ». Nous ne l'avons plus revue.

Mon père est alors entré dans une nouvelle période de désespoir. Le sort s'acharnait sur lui et la vie à la ferme était dure. Cette année-là, l'hiver a duré tellement longtemps. Mon frère était dans une école de photographie à Orthez. Mes grands-parents avaient déménagé à Montpellier. Je me retrouvais seul avec mon père. J'étais tellement touché par son malheur que j'ai passé quelques mois à l'aider, à tenter de faire à manger, je repassais même ses vêtements dans l'espoir un peu naïf que cela lui apporterait du réconfort. Le week-end, il disparaissait, on ne savait pas où, Philippe et moi nous pensions qu'il devait sûrement aller se défouler quelque part, à Toulouse, à Bordeaux...

J'ai une histoire centrale à raconter. Un été, mon père avait rencontré une femme de Bordeaux qui avait deux fils, super beaux d'ailleurs, qui faisaient du judo. Pendant les vacances, ces garçons ont amené à la ferme une bande de quatre filles qui ont décidé, en masse, de sortir avec mes frères. En l'espace de quelques jours, ça s'embrassait et ça baisait dans tous les coins. Il restait la cadette qui me collait au cul. Il faisait chaud, c'était un de ces après-midi d'été où la chaleur est si puissante que personne n'ose s'aventurer dehors. J'étais dans ma chambre avec cette fille et je n'arrêtais pas de mettre *The Only Living Boy In New York* de Simon and Garfunkel, sur l'album *Bridge Over Troubled Water*. À un moment, je devais faire quelque chose comme l'embrasser. Cette fille de douze ans était sur mon lit. J'étais près de la fenêtre, je regardais la vallée. Je me suis dirigé lentement vers elle. Elle avait déjà les yeux fermés et la bouche tendue vers moi. Comme dans un film au ralenti, mon visage s'est approché d'elle. Et tout d'un coup, une voix intérieure a résonné, une voix calme qui me disait : « Tu n'es pas obligé. Tu n'as pas à le faire si tu n'en as pas envie. » Je me suis écarté, je me suis excusé. La

petite fille est sortie de ma chambre furieuse. Je n'ai jamais embrassé une femme de ma vie.

Sans le savoir, j'étais déjà un « Kinsey 6 », c'est-à-dire exclusivement homosexuel. Alfred Kinsey a établi que les différences sexuelles s'échelonnent de 1 (exclusivement hétéro) à 6 (exclusivement homosexuel). Tous les pédés ont d'ailleurs une dette énorme à son égard. Il fut un des premiers à publier, dès 1948, des études très importantes sur le comportement homosexuel comme *Sexual Behaviour In The Human Male*. Son Institute of Sex Research a produit des rapports qui ont profondément changé notre perception de la société. Une de ses statistiques, qui choqua l'Amérique, fut celle qui affirmait que 37 % des hommes avaient connu au moins une expérience homosexuelle menée jusqu'à l'orgasme et que 4 % des hommes étaient exclusivement homosexuels. Ces chiffres ont montré que l'homosexualité n'est pas un phénomène sexuel mineur et tabou, d'où une nécessité de respect et de droits.

C'est à cette époque qu'est arrivé le déclic. À la ferme, je trouvais mon équilibre dans la télévision, qui était le seul reflet de la vie loin de ce coin perdu de la campagne française. Le samedi après-midi, il y avait des séries américaines. J'ai dû raconter cette histoire des milliers de fois. Un jour, je regardais *Hondo*, un western avec un héros pas mal, toujours à cheval, accompagné d'un chien. Et puis il s'est passé un truc incroyable. Il y avait une scène où on voyait Hondo torse nu, en train de couper du bois par une journée de chaleur très californienne. Hondo était recouvert de sueur. Sur ses pectoraux, il y avait un dessin de poils qui était la chose la plus belle que j'avais jamais vue. Je n'arrivais pas à comprendre comment la mécanique d'un corps aussi parfait pouvait fonctionner. Philippe était lui aussi devant la télé, il ne voyait rien de spécial à cette scène alors que moi, j'étais pétrifié, le visage tout rouge. Pourquoi étais-je si troublé par un homme torse nu ? Comment aurais-je pu ne pas comprendre ?

Quinze jours après, la même chaîne prit la bonne initiative de programmer tous les samedis après-midi un épisode des *Mystères de l'Ouest*. C'est un cliché, je sais. Robert Conrad est alors devenu pour moi l'homme idéal, petit, trapu, musclé, avec ces poils sur les pecs qui commençaient à être le sujet d'une fixation très personnelle. J'étais complètement émerveillé. Au fil des mois, j'ai développé une obsession pour cet acteur, au point d'attendre toute la semaine pour le voir. C'est donc la télévision qui m'a fait comprendre qui j'étais et j'en ai toujours éprouvé une reconnaissance énorme. Dans la France

des années 70, seule la télévision a pu me montrer un reflet de l'homme tel que je l'imaginai, un homme qui venait de loin, de l'Amérique, un homme qui n'avait pas peur de se déshabiller pour faire des trucs élémentaires comme survivre. J'avais compris que j'étais différent mais je n'avais pas encore mis un mot précis sur ma situation. J'étais vraiment très idiot. J'ai dû attendre treize ans pour comprendre comment les gens faisaient pour avoir des gosses, vous voyez. Et encore, il a fallu que je me mette à y réfléchir sérieusement, utilisant des analogies mentales qui ressemblaient plus au Rubik's Cube qu'à la sexualité proprement dite.

Le matin de mon entrée en troisième, mon père m'a accompagné au collège. J'ai vu que la voiture se dirigeait vers Casseneuil, je ne comprenais pas. Cela faisait des mois que je me disputais avec lui et qu'il me menaçait de m'envoyer à Saint-Caprais, l'école la plus stricte du département, à Agen. Je lui ai demandé : « Mais je croyais que tu voulais me mettre à Saint-Caprais ? » Il m'a regardé, s'est arrêté sur le bord du chemin de campagne et m'a demandé : « C'est ce que tu veux ? » J'ai hésité. C'était la première fois que je devais faire un choix décisif dans ma vie. C'était une matinée merveilleuse de septembre, le soleil effleurait le côté droit de mon visage par le carreau de la Renault. Je n'avais pas spécialement envie d'être dans une école réputée pour être une copie assez proche de la prison et pourtant, Agen, c'était une « grande ville ». C'était plus glamour qu'un village de quelques milliers d'habitants.

Mon père fit demi-tour et j'entrai le même jour à Saint-Caprais où je découvris l'enfer. Je n'aurais jamais imaginé une discipline aussi sérieuse et incohérente à la fois. Je n'étais pas très croyant malgré la ferveur de ma grand-mère, et ce collège me fit voir les choses très clairement : ces jésuites étaient les personnes les plus malveillantes que j'avais jamais rencontrées. Il fallait subir des simulacres de perversion à tout moment, comme attendre de longues minutes dehors, en ligne, en silence, avant tout mouvement dans le collège, parfois sous la pluie ou dans le froid. Il y avait un surveillant général tellement pervers qu'il espionnait littéralement derrière les colonnes du préau. Les chiottes étaient infectes. On se demandait où allait tout l'argent de cette éducation, sûrement pas dans le bout de pain et de chocolat qu'on nous donnait à manger à cinq heures.

Je suis resté là plusieurs années, de ma troisième à ma terminale, ce qui explique un peu l'étendue de ma névrose adolescente. Dans un cadre pareil, je suis resté fidèle à moi-même : un élève moyen inté-

1981. Didier Lestrade a 23 ans. Il commence un journal intime qu'il tiendra jusqu'en 1986. Commencé alors que le sida vient d'apparaître en Californie, ce journal se termine au moment où l'épidémie arrive à Paris.

Ce sont les années du Palace, du 7, du Trap et de la rue Sainte-Anne. Les années Erasure, Bronski Beat ou Defunkt. Les années d'une certaine insouciance pour les homosexuels mais les débuts d'une lutte pour leur affirmation. Didier Lestrade est alors au cœur de ce milieu. *Magazine*, la revue qu'il anime, donne la parole aux acteurs de la scène homosexuelle underground de l'époque. « *Mag* parlait d'un constat politique où le misérabilisme n'avait pas la moindre place, il n'y avait jamais d'espace consacré à la dureté de la vie homosexuelle, la réalité sociale. Nous vivions dans un monde imaginaire où tout le monde était brillant, bien foutu, avec des bites énormes. Nous prenions à la lettre les dessins de Tom of Finland. »

Ce livre est la chronique de ces rencontres, de ces expériences, de cette vie dans le Paris du début des années 80. Une vie qui fut celle de beaucoup. Une vie tranchée par le sida.

Didier Lestrade, journaliste à Têtu, est l'un des fondateurs d'Act Up. En 2000, il a publié Act Up, une histoire aux éditions Denoël.

B 25219.5  01.02
ISBN 2.207.25219.1
21,50 €

Extrait de la publication

Photo de couverture :
© Masao Ota/Photonica.

